Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 14 (1906)

Heft: 56

Artikel: Quinet et l'ancien-catholicisme

Autor: Michaud, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-403659

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

QUINET ET L'ANCIEN-CATHOLICISME.

Quinet a certainement entendu parler de l'ancien-catholicisme, mais il ne l'a pas connu dans sa forme concrète. Mort à Versailles le 27 mars 1875, il a passé les dernières années de sa vie, l'esprit absorbé par le deuil de la patrie et par la recherche des solutions politiques que le parti libéral poursuivait avec tant d'efforts. D'ailleurs, à cette époque, l'ancien-catholicisme s'appelait, en France, le *Kulturkampf* et n'apparaissait, même aux meilleurs esprits, que comme une chose allemande et bismarkienne. Il fallait du courage pour soutenir que c'était une autre chose, chose que tout Français, fidèle aux traditions nationales et religieuses de son pays, devait aimer et défendre. Quinet n'eut pas le temps d'entrer dans cet ordre d'idées. Néanmoins il en eut l'instinct, assez pour qu'on puisse rapprocher son âme de l'âme ancienne-catholique et dire que, s'il ne fut pas pour les anciens-catholiques un ancêtre, il fut du moins un ami. Voici dans quel sens.

Il y a trois choses dans l'ancien-catholicisme : l'émancipation du joug de Rome, l'affirmation du catholicisme ancien, le travail de réforme religieuse et ecclésiastique comme résultat de cette émancipation et de cette affirmation. Or, à ce triple point de vue, il est aisé de trouver dans les œuvres de Quinet des éléments précieux, surtout en ce qui concerne la lutte contre Rome. Il a été lui-même, religieusement et catholiquement, un lutteur contre la papauté, et s'il eût vécu plus longtemps, il eût certainement favorisé le mouvement d'émancipation inauguré par l'ancien-catholicisme. Comme chrétien et comme réformateur religieux, il a été rempli de parfaites intentions ; mais ses connaissances théologiques n'étaient ni assez précises, ni assez fermes, pour donner à sa pensée la clarté, l'exactitude et la certitude nécessaires ; il a émis plus d'un jugement erroné. Néanmoins il a exprimé aussi de grandes

vérités, et ce sont ces vérités qu'il serait aisé de recueillir, de grouper, de remettre en lumière. Peut-être feraient-elles aujourd'hui plus d'impression qu'elles n'en ont fait lorsqu'elles ont été écrites pour la première fois : car, il faut le reconnaître avec son biographe M. Albert Valès, « il eut le désavantage de ne pas arriver à son heure, et de dénoncer le péril clérical à un moment où les républicains refusaient systématiquement d'y croire ».

Quoi qu'il en soit, il fut de ceux qui protestèrent avec clairvoyance et énergie contre l'expédition de Rome. Il la combattit à la tribune dès novembre 1848 ; et en 1849, il en signala l'hypocrisie et les dangers dans une brochure virulente, *la Croisade contre la République romaine.*

Dans son *Spartacus ou les Esclaves* (1853), il stigmatisa la servilité qui dort au fond de l'âme populaire et qui se manifeste parfois jusqu'au milieu des révolutions. Les anciens-catholiques n'ont que trop constaté, eux aussi, cette servilité des consciences dans les masses qu'aveuglent les superstitions romaines et que paralyse l'indifférentisme.

En 1856 parut la *Lettre sur la situation religieuse et morale de l'Europe.* Eugène Sue ayant signalé l'incompatibilité de l'organisation catholique-romaine avec le progrès libéral et démocratique, Quinet reprit cette thèse avec plus de largeur. En 1857, il insista sur cette grave question et donna sa *Révolution religieuse au XIX*e *siècle,* qui parut d'abord comme introduction aux œuvres de Marnix de Sainte-Aldegonde. Il y démontra que le catholicisme romain est essentiellement destructeur de la liberté, et il invita tous les catholiques qui répudiaient les principes romanistes à sortir officiellement de l'Eglise romaine et à adhérer à la forme religieuse la plus voisine de leurs convictions. Evidemment, s'il eût connu la forme ancienne-catholique, il l'eût recommandée. Fils d'une protestante, il ne pouvait que favoriser la forme protestante chez ceux qui la trouvaient à leur convenance.

En 1863, il montra, dans *Pologne et Rome,* l'influence néfaste que Rome exerça sur la Pologne.

En 1867, au congrès de la paix tenu à Genève, il prononça un rude discours sur *la Mort de la conscience humaine ;* mais en 1869, au congrès de Lausanne, il se félicita de *la Renaissance de la conscience.*

En 1870, il publia *la Création*, et en 1874 *l'Esprit nouveau*, deux œuvres importantes, qui méritent d'être étudiées de près.

Quinet a dit à chacun : « Sois une conscience. » Or, c'est pour être fidèles à leur conscience que les anciens-catholiques se sont émancipés de la papauté.

Il a dit : « Ce que j'ai aimé, je l'ai trouvé chaque jour plus aimable. » La cause que nous avons aimée, nous la trouvons aussi chaque jour plus aimable, plus belle, plus grandiose, plus divine.

Il a dit : « L'âme est la récompense de l'âme et on finit par être protégé de tout ce qu'il y a de fort sur la terre, tant qu'on reste ce qu'on doit être. » Cette parole, nous la comprenons aussi et nous la pratiquons.

Il a dit aux libres penseurs qui veulent bien une religion pour le peuple, mais non pour eux, qui sont trop éclairés pour s'abaisser à ces ténèbres ! il leur a dit : «Nous-même, nous sommes *peuple*, et ce qui nous distingue de vous, c'est que nous ne prétendons pas être autre chose. Si nous pénétrons dans la tradition de l'Eglise, si les difficultés ne nous arrêtent pas, si nous ouvrons les livres saints avec un esprit de recherche, ce n'est pas pour l'amusement de notre intelligence . . . Non, c'est précisément parce que nous sommes peuple de cœur et d'âme, et que nous voulons, non pas seulement une formule pour nous y ensevelir, mais comme lui, une vie, une réalité, une vérité active pour nous renouveler. Dites, si cela vous plaît, que nous avons l'imbécillité du peuple, que nous croyons encore avec lui à la possibilité de quelque chose de grand, de nouveau, de puissant, de pur, sous le soleil. Nous ne nous en défendons pas. Dites encore que notre méthode ne ressemble en rien à celle de l'école, que notre langage n'est pas celui des formules, que nous faisons déchoir la philosophie en la faisant parler comme tout le monde ; nous vous en remercierons . . . Nous frappons à la porte de l'Eglise, pour que ce que l'on appelle avec indignité le Dieu du peuple ne reste pas immobile sur sa croix de bois, mais qu'il se réveille *dans le dogme*, qu'il grandisse *dans les cœurs*, qu'il ne se laisse pas dépasser par le Dieu des riches et des philosophes ; et nous faisons cela pour que *l'antique égalité* ne soit pas atteinte dans sa racine. » — Certes, voilà une décla-

ration courageuse, à laquelle les anciens-catholiques applaudissent de grand cœur.

Il a dit : « Je demanderais encore *la réforme de la réforme*, c'est-à-dire le renouvellement non seulement des choses, mais de l'homme intérieur, de l'esprit, de l'Eglise vivante. » — Parfait !

Il a dit : « Rome papale est devenue le ciment de tout ce qui reste de servitude sur la terre. » Et il part de là pour s'élever contre tous ces pseudo-libéraux qui, au nom de la liberté, laissent Rome étouffer la liberté. « La liberté, dit-il, est-ce le droit et le pouvoir de détruire aisément et impunément la liberté ? » Et il insiste pour montrer à ces pseudo-libéraux combien ils se trompent, quand, décidés à mettre fin au moyenâgisme et à l'ultramontanisme, ils croient qu'ils arriveront à ce résultat lentement, graduellement, par l'autorité de l'éducation *seule*. « C'est là, dit-il, un cercle vicieux dont ils ne se rendent pas compte. » Et la démonstration suit, évidente, péremptoire.

Il a dit encore : « Au fond, pour réformer une religion, la première chose est d'y croire. » — C'est ce que les anciens-catholiques répètent avec le Psalmiste : *Credidi, propter quod locutus sum.*

Que d'autres paroles tombées de la plume de ce grand cœur, ne pourrions-nous pas faire nôtres, tant l'esprit entre lui et nous était le même, malgré la diversité des objets auxquels il était appliqué de part et d'autre ! Voici d'autres passages qu'on ne peut lire qu'avec profit, pour peu qu'on se préoccupe de la question religieuse et ecclésiastique.

Il faut lire en particulier son volume sur *les Jésuites* et sur *l'ultramontanisme :* comment il caractérise le concile de Trente, concile où la majorité italienne étouffa les évêques des autres Eglises particulières. En face de cette domination absolue de l'esprit italien, dit Quinet, « les ambassadeurs français se retirent du concile à Venise ; ils sont approuvés par leur gouvernement, et plus tard par le tiers état de 1614. Avec une fierté d'hidalgos, les évêques espagnols crient à l'usurpation. Ils sont près de dire au pape ce que les cortès disaient au roi : *Nous qui valons autant que vous.* Mais l'anathème les interrompt : *Qu'ils sortent, exeant !* reprend la majorité des prélats italiens. Le jésuite Laynez devient l'âme du con-

cile ; la réaction contre le Nord dominant toute autre pensée, l'organisation de l'Eglise prend *une forme nouvelle.* Au moyen âge, Grégoire VII, Boniface VIII, Innocent III s'étaient attribué l'autorité suprême ; c'était en eux-mêmes, dans leurs caractères personnels, qu'ils puisaient cette force ; et tout le XVe siècle montra, *par les révoltes des conciles, que cette condition n'était pas devenue la loi de l'Eglise.* » Contre ce catholicisme nouveau, les catholiques anciens résistent. Rome biaise, se tait, feint d'ignorer la résistance, administre comme si sa doctrine était partout acceptée; les gallicans maintiennent la leur. Rome fulmine de temps en temps contre eux ; ils la laissent fulminer, et continuent leur enseignement. C'est dans cet état de choses, d'une diplomatie jésuitique, que l'on arrive au concile du Vatican et à la protestation ouverte des anciens-catholiques.

A propos de Galilée, Quinet, après avoir indiqué l'œuvre du grand astronome, dit : « C'était donc véritablement et nécessairement une forme nouvelle que Galilée imposait au dogme (romain). Voyez dès lors la question qui va surgir. D'un côté est le livre des canons ecclésiastiques et des décrets du saint-siège ; de l'autre, le livre de l'univers et des lois éternelles de la géométrie. Ces deux livres se repoussent, ils semblent se détruire réciproquement. Lequel cédera à l'autorité de l'autre ? . . . L'univers tout entier avec sa géométrie inexorable reculera-t-il devant un mot, peut-être mal écrit, mal interprété, mais adopté par le saint-siège ? Voilà le problème qui se pose pour la première fois nettement dans le monde : c'est le divorce de l'Eglise et de la science. » — Evidemment Quinet, dans cette dernière assertion, parle de l'Eglise de Rome et du pape. L'Eglise universelle n'a pas eu à se prononcer sur ces questions scientifiques, qui échappent à sa compétence et à sa mission. Mais la papauté, qui s'adjuge orgueilleusement le monopole de la science, se sépare de la science. C'est aussi ce que les anciens-catholiques reprochent à la papauté, coupable de fausser l'histoire ainsi que la science.

Quinet a idéalisé Voltaire, en ce sens qu'oubliant ses défauts et ses fautes, il n'a fait ressortir que ses qualités et ses bonnes œuvres. Mais, en cela même, Quinet a glorifié l'esprit chrétien contre l'esprit romaniste. Ce n'est plus à l'Eglise de

St. Pierre qu'il en veut, c'est à celle dont les portes « se sont ouvertes pour les Borgia ». « Voltaire, dit-il, emploie toutes ses facultés railleuses à renverser les barrières des Eglises particulières ; mais il y a chez lui un autre homme ; plein de ferveur, celui-ci établit sur les ruines l'orthodoxie du sens commun . . . Il fait du droit chrétien le droit commun de l'humanité. Avant lui, on se disait universel ; et cette universalité s'arrêtait au seuil d'une communion, d'une Eglise particulière; quiconque n'en faisait pas partie était hors la loi évangélique ; Voltaire enveloppe la terre entière dans le droit de l'Evangile ! » — Donc Quinet n'aurait pu qu'applaudir aux efforts des anciens-catholiques pour rétablir l'union des Eglises sur le terrain de l'Evangile et de l'Eglise primitive.

C'est contre les ultramontains de France que Quinet s'élève, lorsqu'il voit ces prétendus patriotes s'insurger contre tout ce que la France fait pour se libérer de l'ignorance. C'est contre eux qu'il s'écrie, lui vrai patriote et vrai chrétien : « Qu'est-ce donc que ce prodige d'une Eglise qui se dit nationale (*lire* patriote) et qui toujours se glorifie de ce qui nous désespère, et se désespère de ce qui nous glorifie ? Si nous périssons, elle s'élève ; si nous nous élevons, elle périt. »

Quinet résume ainsi les traits principaux qu'il voit dans l'épopée du Dante, qu'il appelle l'épopée du peuple italien : « le sentiment continu de la mort sociale d'un monde ; *le fond des dogmes de l'Eglise interprétés avec une liberté suprême ; une tendance à l'universalité religieuse*, qui va jusqu'à embrasser le paganisme lui-même dans la loi de l'Evangile éternel ; *le saint-siège faillible comme pouvoir spirituel*, répudié, maudit comme pouvoir temporel ; un immense effort *pour briser la tombe du moyen âge et entrer en possession de l'avenir ;* . . . la sanctification de la philosophie ; . . . *l'Eglise rajeunie*, démocratique, d'Arnauld de Bresce, de Joachim de Flore, de Savonarole, *plutôt que l'Eglise immobile de Grégoire VII et du concile de Trente ;* la vie nouvelle en toutes choses, c'est-à-dire *l'opposé de cet idéal de dictature religieuse et intellectuelle, qui, depuis trois siècles, s'obstine à enchaîner l'humanité à l'ancien homme* ». — Cet idéal de Dante, de Quinet, est aussi le nôtre.

Dans *les Révolutions d'Italie*, Quinet reproche à la France et à l'Italie leur inintelligence de la liberté politique,

et il l'explique par leur asservissement au joug de Rome : car l'inintelligence en matière de religion entraîne l'inintelligence en matière politique. « Qu'importe, dit-il, la liberté d'écrire à qui ne sait pas lire ? la liberté de penser à qui ne peut penser sans hérésie ? la liberté de conscience à qui n'a pas l'idée d'examiner et de délibérer ? Toutes ces prétendues conquêtes de l'homme moderne ne seront jamais que rêveries et vanités auprès des peuples serfs du grand prêtre romain. » — Très vrai.

Dans *l'Enseignement du peuple*, Quinet montre très bien quel est le catholicisme qu'il attaque : celui qui, dit-il, « se replie sur le jésuitisme », comme le jésuitisme se replie sur l'absolutisme. Or ce catholicisme n'est pas le vrai.

Tout en considérant le protestantisme comme « appartenant au monde moderne », Quinet écrit : « Mais qui songe néanmoins à convertir la France au protestantisme? *Personne.* Il n'est donc aucun des cultes officiels (en France) qui puisse devenir l'âme, la doctrine, le principe enseignant de la société. »

Les ultramontains fanatiques considèrent les anciens-catholiques comme des excommuniés, des bannis. C'est le cas de leur répliquer par ces nobles paroles de Quinet, dans son *Livre de l'exilé :* « Béni soit l'exil ! Qui m'eût enseigné ses bienfaits, si je ne les eusse éprouvés ? En me mettant hors des lois de protection qui sont faites pour tous, il m'apprend à chercher mon appui là où l'homme ne peut m'atteindre . . . En me refusant l'abri, le toit, le foyer, il m'apprend à bâtir ailleurs la maison de mon âme. On nous a mis au ban de l'espèce humaine. J'accepte de grand cœur . . . Les hommes, en me confinant hors des relations humaines, m'ont affranchi . . . Ils ont retranché de ma vie tout ce qui était artificiel ; ils m'ont rendu à la liberté première . . . Les fausses affections sont tombées, tous les masques ont disparu ; rien ne reste que ce qui est bâti sur le roc. Oh ! quel bienfait j'ai reçu ! . . . »

Les anciens-catholiques, qui ont refusé de se soumettre au prétendu décret de l'infaillibilité et de l'omnipotence du pape, reliront avec joie et fierté la superbe lettre de Quinet à Carnot, du 9 décembre 1857, lettre dans laquelle il s'élève énergiquement contre le serment que les députés devaient prêter à l'empereur : « Vous Carnot, prêter serment ! Non,

cela n'est pas possible ! Il y a des choses qui crient et qui sont plus fortes que toutes les argumentations . . . Ce serment, il abolit, il lave devant les masses le crime de Décembre . . . Voilà pourquoi j'exècre l'idée de ce serment. Je répète que c'est par-dessus tout cela une duperie ; car il ôte toute force au parti républicain, il lui ôte l'indignation, il lui enlève le *moral.* » A la place du crime de Décembre, lire le crime du 18 juillet 1870 ; à la place du parti républicain, lire l'Eglise.

Quinet a combattu les rêveurs qui, pour échapper aux dogmes romains, attendent qu'« un grand X » découvre un dogme nouveau qui remplacera tous les anciens, et qui, en attendant, se croisent les bras et laissent faire Rome. « De grâce, sortons de ce rêve . . . Nous n'avons pas seulement des devoirs envers ce que nous appelons l'avenir ; *nous avons premièrement des devoirs envers le présent.* Accomplissons donc ceux-ci et les autres s'y trouveront compris. Car ce n'est pas l'avenir qui est enchaîné, c'est le présent ; c'est lui qui souffre et qui crie : c'est vous, c'est moi, c'est nous tous, hommes qui vivons à cette heure sur la terre. C'est donc avec ce qui existe aujourd'hui dans le monde que nous devons travailler à délivrer le monde . . . Pendant que la tyrannie a trouvé son dogme, dire que vous cherchez le vôtre, c'est accepter une trève dans le combat du juste et de l'injuste, un armistice avec le mal, une capitulation avec le mensonge ; c'est admettre dans le droit, dans l'esprit humain, dans l'ordre moral, dans la tradition de la vérité, de la vie, un *interim*, une suspension, un évanouissement de la conscience qui n'a jamais été, qui ne sera jamais, qui serait la mort même de la nature humaine. Non ! point de trève avec l'injuste ! . . . Point de suspension d'armes avec la force oppressive et homicide ! . . . » — Excellent.

Quinet a reproché à la Révolution d'avoir ri de la religion ultramontaine pour se dispenser de la combattre, et de l'avoir laissée, par dédain, agir à son gré. « On ne triomphe pas de ces choses par un triomphe oblique . . . Avec Camille Desmoulins, la Révolution accordait le semblant, l'extérieur, les mots à la religion du moyen âge, et cela suffisait à cette religion. Car elle savait qu'*avec les mots elle regagnerait les idées*, avec le semblant la réalité, avec le dehors le fond même de l'homme ; elle vivait depuis des siècles sur l'apparence ;

tous s'entendaient pour la lui laisser. Que lui fallait-il davantage ? » — Quelle faiblesse et quelle inintelligence dans ces rieurs pseudo-libéraux !

Lorsque Quinet examine les causes qui ont empêché les Français de réformer leur religion, il en signale plusieurs qui peuvent paraître erronées, mais, en tout cas, il exprime plusieurs vérités qu'il importe de rappeler. « Tout homme qui vient au monde chez nous, dit-il, porte le sceau de la tradition latine. Nous naissons serfs de Rome . . . L'incapacité de nous affranchir, nous la partageons avec l'Espagne, l'Italie et presque toute la race latine . . . Nous éprouvons une sorte de répugnance et d'horreur pour toutes les nouveautés qui, dans l'ordre spirituel, *ont servi à émanciper les autres.* » — Cette dernière pensée est très juste. Quinet ne dit pas que les Français ont horreur de toutes les nouveautés. Loin de là. Les nouveautés frivoles, abracadabrantes, révoltantes, comme l'infaillibilité et l'omnipotence d'un homme, une médaille nouvelle, etc., celles-là ont toujours des partisans. Quinet ne parle que de celles qui seraient utiles, fécondes et qui « ont servi à émanciper les autres » ; celles-là, on les repousse ! « Nous aimons mieux nous ensevelir vivants dans le passé, plutôt que d'admettre les réformes qui se sont produites dans la religion des peuples voisins . . . Nous obéirons, parce que nous avons obéi. Nous assisterons à telle cérémonie, parce que c'est la coutume. Nous ferons dans l'occasion tel signe, tel geste, parce que d'autres les ont faits avant nous . . . A cela se joignent des préjugés qui nous sont propres . . . Nous dédaignons le commencement des choses . . . Ajoutons que nous n'envisageons guère la religion que comme un frein pour le grand nombre. Réduite à ces termes, nous la trouvons d'autant plus excellente que nous avons cessé d'y croire ; et il nous paraît admirable que le peuple soit enchaîné par des croyances dont nous sommes affranchis, et qu'il porte un joug que nous ne saurions accepter pour nous . . . Si nous nous réformions, il faudrait que nous devinssions assez religieux pour prendre au sérieux le culte régénéré . . . Oh ! qu'il nous convient bien mieux de garder une vieille forme de religion, pour la railler à demi-mot, pendant que la foule l'adore ! . . . Certains amis de la liberté prétextent qu'ils ne peuvent admettre la diversité des sectes religieuses, parce qu'elles sont une

cause de trouble dans l'Etat. Comment ne voient-ils pas que ce langage n'a de valeur que dans la bouche de leurs adversaires ? . . . Il est risible, disent encore quelques amis de la liberté, de supposer que la France puisse changer de religion. Ce serait supposer que la religion est prise au sérieux ; et, entre nous, nous avons trop d'esprit pour cela. Ne pourrait-on pas leur répondre : Vous avez raison de prendre tant de souci du ridicule ; cela semble être le fondement de votre profession de foi. Mais si c'est là votre grande affaire, ne craignez-vous pas, à la fin, qu'il n'y ait quelque ridicule à prendre partout en main la défense de tous les droits et à ne pouvoir en établir aucun parmi vous, à convoiter ardemment la liberté *et à embrasser assidûment la servitude ?* Ne craignez-vous pas que cela aussi puisse prêter à rire au monde ? . . . »

Je m'arrête : car je n'ai voulu qu'indiquer la pensée et les préoccupations de ce grand et noble cœur. Ce sont toutes ses œuvres qu'il faut lire et méditer [1]).

E. MICHAUD.

---

[1]) Elles ont été éditées en très grande partie, chez Hachette, par Mme Quinet. Les lecteurs qui ne pourraient étudier ces 30 volumes, consulteront avec fruit le volume publié, à cette même librairie, sous le titre : *Edgar Quinet, Extraits de ses œuvres* (à l'occasion du centenaire de sa naissance, 17 février 1903). Plus on lira sérieusement Quinet, moins on sera de l'avis de M. E. Faguet, qui, dans son volume sur *L'anticléricalisme*, parlant du « rêve du doux Edgar Quinet », l'accuse de n'« avoir jamais rien vu autre chose en politique et dans toute l'histoire moderne que le catholicisme à exterminer par tous les mêmes moyens que le christianisme vainqueur avait employés pour exterminer la religion payenne ». M. Faguet, qui ne fonde son accusation sur aucun texte, se borne très commodément à la faire suivre de cette simple réflexion : « Cette politique est d'une grande simplicité, encore qu'elle ne soit pas évangélique » (p. 323). Dans cette même page, M. F. joue au prophète sur « le stade anticlérical qui reste devant nous ». Je crains bien que le prophète n'ait pas mieux vu l'avenir que l'historien n'a vu le passé. On ne fait pas de l'histoire avec de l'ironie.